



Femmes du monde : un sociologue enquête à Chicago en 1924

Christian Topalov

DANS **GENÈSES** 2007/1 n° 66 , PAGES 138 À 161

ÉDITIONS **BELIN**

ISSN 1155-3219

ISBN 2701146102

DOI 10.3917/gen.066.0138

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-geneses-2007-1-page-138?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Femmes du monde : un sociologue enquête à Chicago en 1924

Christian Topalov

pp. 138-178

Les documents présentés ici¹ ont été recueillis par Harvey W. Zorbaugh², un élève de Robert E. Park et Ernest W. Burgess, alors qu'il préparait sa thèse au département de sociologie et anthropologie de l'université de Chicago dont ses deux professeurs étaient alors des figures éminentes. Cette enquête fut réalisée en 1924 et au début de 1925 dans le cadre du programme dirigé par Burgess sur « les communautés locales de Chicago » – que finançait une des fondations Rockefeller créée pour soutenir et réformer les sciences sociales (Bulmer 1980). La rédaction fut interrompue en 1926 et reprise un peu plus tard en vue de la publication d'un livre dans la collection « Sociological Series » des Presses de l'université de Chicago – la vitrine du département. L'ouvrage parut en 1929 sous le titre *The Gold Coast and the Slum: A Sociological Study of Chicago's Near North Side*.

L'étude portait sur un district limitrophe du centre des affaires et discutait une question principale : une telle zone urbaine constitue-t-elle ou peut-elle constituer une « communauté » ? (Topalov 2003) La réponse de Zorbaugh était résolument négative, notamment parce que le district était consti-

tué de trois « aires naturelles » profondément différentes : les taudis de Little Sicily, la bohème du « monde des chambres meublées » où se mêlaient employés et employées célibataires travaillant au centre-ville, prétendus artistes, intellectuels sans le sou et travailleurs migrants, enfin la Gold Coast où les familles les plus riches et les plus puissantes de Chicago vivaient dans de grands immeubles modernes au bord du lac Michigan.

Zorbaugh a enquêté dans ces trois zones écologiques – selon des méthodes très différentes dans chacune d'elles, nous le verrons bientôt. Dans les beaux appartements et hôtels de luxe de la Gold Coast, il parvint à entrer en contact avec un bon nombre d'informateurs – principalement des femmes. L'étudiant, sans doute convenablement introduit, était reçu pour un entretien et obtenait parfois de son interlocutrice qu'elle écrivit pour lui un texte. Zorbaugh précise : « Les documents [documents] sur lesquels ce chapitre est basé furent écrits, sans exception, par des personnes résidant le long de la Gold Coast. Ils représentent donc des points de vue de l'intérieur et amicaux et des auto-analyses plutôt plaisantes, et non une vision intolérante et jalouse. Pour des raisons évidentes, ces docu-

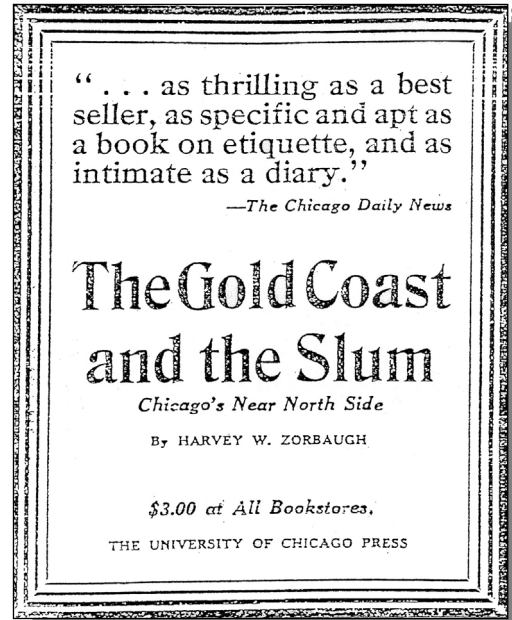
ments sont présentés ici de façon anonyme», prévient Zorbaugh (1929 : 46, n. 1).

Trois documents

Quelques-uns de ces documents, utilisés ou non dans l'ouvrage, sont conservés dans les archives de Burgess et l'on trouvera ici trois d'entre eux. Leur fraîcheur et leur saveur sont étonnantes. Ils donnent des aperçus intéressants sur la vie et les devoirs des femmes de la haute société de Chicago au lendemain de la Première Guerre mondiale. En outre, ils permettent d'observer de près le statut et l'usage de tels documents dans une enquête que l'on peut considérer comme très représentative de celles que dirigèrent Park et Burgess tout au long des années 1920³.

Les trois documents sont des doubles dactylographiés sur du papier pelure remis à Burgess, l'usage du carbone permettant à l'étudiant et à son professeur de disposer chacun d'un exemplaire. Les manuscrits originaux, qui semblent avoir disparu, furent écrits de la main de diverses informatrices ou étaient des notes prises par Zorbaugh. Ils furent tapés à la machine à l'université par l'enquêteur ou par une dactylographe du département.

Aucun de ces documents n'est daté, mais ils furent écrits en 1924 – ce qui peut être inféré de l'intitulé du dossier où ils se trouvent⁴ et, surtout, de ce que nous savons par ailleurs du déroulement de l'enquête. La plupart de ces textes furent écrits par des femmes qui appartenaient à ce que l'on appelait – à Chicago comme à New York – *the society* ou *the best society*⁵. Ces femmes se désignaient elles-mêmes comme *society woman* (document C, f. 4) ou *haute societe woman* (f. 12), *woman of fashion* (f. 12), *fashionable woman* (f. 13). Les documents publiés ici (référéncés par A, B et C) offrent sur leur vie et leur rôle social des éclairages différents.



Chicago Tribune, 22 avril 1929.

Je remercie Rolf Lindner de m'avoir communiqué ce document.

Le document A est intitulé «A Friend's Day – From Memory (D. A.)». Il n'est pas cité dans le livre de Zorbaugh, et nous n'avons aucun indice sur sa provenance. Une femme dont les initiales sont D. A. aurait écrit de mémoire pour Zorbaugh l'emploi du temps d'une de ses amies. Pour acquérir une telle familiarité avec celle dont elle parlait, il fallait qu'elle eût partagé sa vie quotidienne, au moins pendant les trois jours qu'elle relate. Peut-être l'informatrice est-elle Miss Dora Allen, remerciée par Zorbaugh au début du livre (1929 : xxi) : activiste de causes sociales, elle peut avoir été elle-même une femme du monde ou liée personnellement à l'une de celles-ci. On ne peut exclure que l'amie dont on parlait fût l'informatrice elle-même. Le document est bref, c'est le simple enregistrement d'un emploi du temps écrit par une observatrice bien informée, sans empathie ni désapprobation.

A Friend's Days - From Memory
(D. A.)

Monday

7:30 Bath
8:00 Breakfast in bed; mail; 'phoning; orders; etc.
9:30 Dressing
10:30 Meeting in Loop; Child Welfare
12:15 Luncheon for Essington - women interested in his
campaign; shopping
3:00 Message - at home
4:00 to 5:00 Rest
6:00 'Phoning and dressing
7:00 Dinner and opera
12:15 Retire

Tuesday

8:30 Bath
9:00 Breakfast in bed; mail; 'phoning; etc.
11:00 Kinsolving musicale, in Loop; shopping
1:30 Luncheon at Drake
2:30 Chauve-Souris committee meeting, North Side
5:00 Tea at home for a few friends, to meet out-of-town
friend
7:30 Dinner at home
9:30 Retire

Wednesday

7:30 Bath
8:00 Breakfast in dining room; mail; 'phoning; etc.
10:00 Dressmaker
11:00 to 12:30 Meeting - Friends of Opera
1:15 Lunch at Arts Club
2:30 to 3:30 Meeting - Hospital Board and benefit
4:00 to 6:00 Home - correspondence; 'phoning; etc.
7:30 Dinner at home of friend - bridge

Document A (fac-similé): Burgess Papers, Box 140, Folder 1. © University of Chicago, Joseph Regenstein Library (avec l'aimable autorisation du Department of Special Collections).

Child Welfare: association de secours à l'enfance.

Essington: Thurlow G. Essington, membre du Sénat de l'Illinois (1918-1926), fut candidat au poste de gouverneur en 1924 avec l'appui d'un groupe de républicains indépendants.

Kinsolving musicale: les Kinsolving Musical Mornings se tenaient au très luxueux Blackstone Hotel (636 S. Michigan Ave, dans le Loop) et étaient organisés, depuis 1922 au moins, par la Juvenile Welfare Association.

Drake: Drake Hotel (140. Waston Pl), très luxueux hôtel de la Gold Coast.

Chauve-Souris committee: il s'agit sans doute d'un club féminin.

Friends of Opera: il y avait à l'époque quatre compagnies d'opéra à Chicago. Il s'agit sans doute du Chicago Civic Opera.

Arts Club: 201 Ontario St.

Le document B est composé de deux éléments distincts. D'une part, écrit par Zorbaugh, un récit alerte et cocasse des difficultés qu'il a eu à réaliser un entretien avec Mrs J. qui, comme un certain nombre de membres de la haute société, vivait dans ses meubles à l'hôtel – ici le Drake, l'un des plus luxueux de la ville. D'autre part, un bref texte rédigé par une informante ou recueilli de sa bouche, probablement Mrs J. Les allusions répétées à «Jeanne», sans doute la fille de cette dernière, laissent à penser que Zorbaugh connaît cette jeune personne – qu'il a pu rencontrer à l'université et qui lui aurait donné le contact avec sa mère. Les documents A et B ne furent pas utilisés par le sociologue dans son livre.

Le document C : «The Ritual», fut, au contraire, longuement cité par Zorbaugh (1929 : 57-61). Par contraste avec les textes précédents, celui-ci livre un point de vue de l'intérieur, sympathique et amusé, sur le monde social auquel appartient l'informante. Le sociologue précise : «une *society woman* écrit, moitié avec humour, moitié avec sérieux, sur le rituel» (*ibid.* : 57) – il faut entendre par là le *social ritual* qui règle la vie sociale de la haute société de la ville et permet de reconnaître ceux qui en font vraiment partie de ceux qui prétendent en être. Dans ces quinze feuillets dactylographiés, des lignes de pointillés suggèrent que Zorbaugh a pratiqué des coupes sur le manuscrit original, les titres de sections, qu'il peut s'agir de plusieurs manuscrits de la même main mis bout à bout, les phrases courtes encadrées par des pointillés pouvant être des notes de Zorbaugh après une conversation avec la même personne. Ce document, qui subira encore des transformations lors de son utilisation dans l'ouvrage, est donc déjà de facture composite. C'est parce que le sociologue y a pratiqué des coupes (de l'ordre de 60 %), de multiples remaniements et de nombreuses corrections de détail ou de style que l'on peut considérer ce document comme un inédit.

Les trois documents sont donnés ici dans la langue d'origine avec la pagination des feuillets originaux, des notes permettant de s'orienter dans les allusions au Chicago des années 1920 et les expressions courantes à l'époque, mais moins familières aujourd'hui⁶.

Laissant le lecteur découvrir lui-même ces documents, je limiterai mes commentaires à quelques aspects qu'a négligés Zorbaugh.

Les lourdes tâches des femmes du monde

Sur la haute société de la Gold Coast, l'élève de Park et Burgess a relevé l'essentiel : il s'agissait d'un groupe de gens riches et puissants qui se défendait farouchement d'être envahi par de nouveaux venus – les *climbers* – en leur opposant notamment la barrière d'une étiquette très stricte. Le professeur Park, cependant, voyait la société de la grande ville moderne comme fondamentalement fluide : «Partout l'ordre ancien s'en va, mais le nouvel ordre n'est pas encore venu. Tout est indéterminé et libre, mais tout est problématique» écrivait-il en préface du livre de Zorbaugh (Park 1929 : xviii). En accord avec cette vision, l'élève précisait que si, jadis, la haute société de Chicago était une caste et «la position sociale [...] une affaire de famille, d'éducation et d'aristocratie» (Zorbaugh 1929 : 47), désormais «on ne naît plus dans une position sociale élevée, on l'atteint en jouant le "*social game*"» (*ibid.* : 49). «[Ce jeu] est une concurrence constante entre ceux qui en sont [*who are 'in'*] pour la distinction et la prééminence ; et une lutte constante de ceux qui n'en sont pas [*who are not 'in'*] pour pénétrer dans les cercles de ceux qui en sont.» (*ibid.* : 49)

Les documents cités par Zorbaugh détaillent longuement les règles qui permettaient de marquer la différence entre ces deux

positions. Le sociologue commentait: «[...] une grande quantité de rituels, de façon conventionnelles de faire les choses, [...] servent à séparer l'aristocratie [*aristocracy*] des "gens du commun" [*the 'common'*]. Et le contrôle social dans la "haute société" [*society*] s'effectue largement par ces rituels.» (1929 : 57) Zorbaugh insistait donc sur l'enjeu très sérieux de ces règles, tout en montrant leur arbitraire et leur pittoresque, qu'illustraient les descriptions amusées de ses informatrices.

On pourrait s'en tenir là, si quelques autres points n'apparaissent pas avec netteté dans les documents originaux publiés ici, notamment dans des passages que Zorbaugh n'a pas jugé pertinent de retenir.

Il faut d'abord relever la puissante capacité d'observation et de description des informatrices du sociologue. Ce qui frappe chez l'auteure du document C, c'est une vive conscience des règles selon lesquelles son monde social agit: «Il est essentiel d'être un *good sport*, c'est-à-dire de faire les choses que font les autres gens du groupe auquel on souhaite appartenir.» (f. 3) Relevons aussi la «découverte scientifique totalement stupéfiante» qu'a faite Mrs J. notant avec une condescendance habillée d'humour que le personnel de l'hôtel et ses propres domestiques l'observent et la classent (doc. B, f. 7), ce qui ressemble assez aux situations d'ethnographie généralisée repérées par l'anthropologie réflexive d'aujourd'hui (Bazin 1996). La description des règles de l'étiquette fait écho, il est vrai, à un genre solidement établi à l'époque et que connaissent parfaitement nos femmes du monde: les traités de savoir-vivre – traités auxquels faisait référence la publicité pour le livre parue dans le *Chicago Tribune* en 1929 et dont une autre informatrice de Zorbaugh (1929 : 48) évoquait un exemple fameux à l'époque (Post 1922). Mais l'exposé du document C ressemble moins à une litanie de règles énoncées sur 627 pages qu'à la mise en scène littéraire de ces règles

qu'offraient, par exemple, les romans de l'écrivaine et femme du monde new-yorkaise Edith Wharton (1913). C'est que, en effet, il est essentiel d'avoir oublié les règles pour les mettre en œuvre comme il convient.

L'informatrice de Zorbaugh ne se contente pas d'énoncer les règles du jeu, elle insiste tout autant, sinon plus, sur le jeu avec les règles. Comme pourrait le faire un traité d'étiquette, sans doute, mais avec plus de légèreté, elle donne des conseils pratiques à une femme qui hésiterait sur les comportements à retenir: en matière de choix de l'adresse, quelles sont les décisions prudentes quand on n'a pas «une position sociale solide» (f. 1)? En matière de mode, que faire si l'on n'a pas une amie compétente auprès de qui demander conseil (f. 2)? Où faut-il se montrer, quels livres faut-il lire, comment faut-il réagir quand la conversation porte sur des choses sérieuses (ff. 3-4)? Comment vos domestiques doivent-ils se tenir (ff. 7-8)? Sur tous ces problèmes et quelques autres, le ton est plaisant, mais la vigilance doit être de chaque instant.

Le point le plus important, toutefois, est ailleurs aux yeux de celle qui donne tous ces conseils: «À peu près toutes les conventions peuvent être rompues si vous le faites de la bonne manière et au bon moment.» (f. 7) Elle revient constamment sur le fait qu'il est permis de se tromper, mais à une condition: montrer que l'on fait partie de celles qui sont au-dessus de l'erreur. «Quoi que je fasse, c'est correct puisque c'est moi qui le fais.» (f. 5) C'est «l'aisance» ou «la désinvolture» décrites par Pierre Bourdieu (par ex. 1979 : 284-287): on peut tout se permettre, si l'on est de façon naturelle ce que votre supériorité sociale a fait de vous. Notre informatrice nomme cette attitude: «la manière "je suis venue en omnibus"» (allusion f. 4 à une anecdote racontée ff. 5-6) ou, plus couramment et en français, «savoir faire» (f. 7, 9, 11). Seconde nature des personnes naturellement distinguées, celui-ci

permet d'ignorer superbement les situations embarrassantes, comme celle du parapluie mouillé (f. 2) ou du thé qu'il faut servir en l'absence de la maîtresse de maison (f. 6). C'est la même seconde nature qui permet de reconnaître du premier coup d'œil les personnes qui «pourraient se servir d'un cure-dent», même si l'on n'a jamais partagé leur table (f. 9). «Cet air de totale confiance en soi, ou d'assurance naturelle, avec à l'occasion une nuance de *hauteur*, est absolument nécessaire au succès en société.» (f. 6). Il demande un peu d'audace et beaucoup de travail.

Bien entendu, l'effort doit être invisible. L'emploi du temps donné dans le document A fait une grande place aux frivolités. Frivolité affichée par Mrs J. dans le document B, avec sa distraction lors de ses rendez-vous avec le sociologue, son «négligé à l'italienne» (f. 5), son attitude évaporée et l'incessant défilé de livreurs, domestiques et appels téléphoniques qui interdit toute conversation suivie.

On peut, dans certains cas au moins, mettre en balance l'obligation de la femme du monde d'être désinvolte avec ses obligations en matière d'œuvres sociales et d'activités culturelles: «On obtient de plus en plus la reconnaissance sociale par des œuvres politiques, civiques et philanthropiques», disait une autre informatrice de Zorbaugh (1929 : 61). De ce point de vue, ce que révèle l'emploi du temps décrit dans le document A est impressionnant. En trois jours, une femme du monde, très occupée pourtant par son courrier, ses conversations téléphoniques, ses thés, dîners et soirées à l'opéra, a trouvé le temps de participer à six événements de caractère civique: dans le registre de la philanthropie classique une réunion d'une association de secours à l'enfance et une autre d'un comité de gestion d'un hôpital, plus un concert du matin destiné à collecter des fonds pour une association protectrice de la jeunesse; une réunion d'une association de soutien à une compagnie d'opéra; une réunion

de ce qui est peut-être un club féminin que je n'ai pas su identifier; et enfin une rencontre, autour d'un déjeuner, de femmes qui envisageaient de soutenir la campagne d'un candidat au poste de gouverneur de l'Illinois. Le jeu social sur le théâtre de la vie mondaine et celui des devoirs civiques laisse, dans ces journées très remplies malgré les petits-déjeuners pris au lit, une place des plus réduites à ce qui pourrait être une vie privée.

Ces documents, en tout cas, me semblent laisser transparaître quelque chose sur quoi Zorbaugh n'insiste guère: le poids que ces rituels peuvent représenter pour celles sans lesquelles tout le jeu s'effondre. Le sociologue relève en passant: «Des femmes font profession de faire avancer les succès de leur mari» (1929 : 56). Mais il a considéré comme sans intérêt – et n'a pas cité dans son livre – ce passage du document C: «Les hommes n'ont aucune responsabilité en société. Ils sont très demandés s'ils sont présentables et convenablement faits. Ils bénéficient, par rapport à l'état réel de la haute société, d'autant d'indépendance que les femmes de chambre. Ils ne sont pas obligés de faire des invitations à des soirées s'ils ne le veulent pas; ils ne sont pas obligés de recevoir, ni d'aucune façon “retourner des obligations sociales”. Ils ne sont pas obligés de lire, ils ne sont pas obligés d'être enjoués ou intéressants.» (f. 11)

Dans ce monde où la ségrégation des sexes semble aussi marquée que dans les relations entre époux que les sociologues décriront quelques décennies plus tard comme caractéristiques de la *working class family* (par ex. Gans 1962 : 47-53), le jeu social repose intégralement sur les femmes: c'est l'une d'entre elles qui le dit dans le document C avec la légèreté qui convient, accompagnée d'une ironie un peu grinçante. Il se trouve que, parmi les informateurs que Zorbaugh a rencontrés dans la société de la Gold Coast et qui ont accepté d'écrire pour lui, on compte entre six et huit femmes pour trois hommes⁷: c'était

sans doute aussi aux femmes que revenait l'obligation sociale de recevoir le jeune homme venu de l'université qui posait de si curieuses questions. C'est en tout cas les femmes par lesquelles se réalisaient chaque jour les opérations de confirmation du statut social du mari, des fils et des filles – ce qui est fondamental pour la transmission – les classements internes au groupe des puissants, la protection de ses frontières, protection qui comprenait les rituels d'admission de nouveaux venus que rendait nécessaires un grand capitalisme du Middle West en constante transformation.

Malgré le ton ironique et enjoué de la dame, il me semble que l'on peut repérer, à de multiples détours de son texte, la description d'obligations d'autant plus pesantes qu'elles touchaient à l'intimité de la personne. Il faut travailler sa façon de parler : « La voix doit être bien modulée, et il doit y avoir un accent, une prononciation, une intonation de la côte Est ou légèrement anglaises. C'est un point important, et son acquisition procure un atout certain » (f. 6). Il faut avoir les ongles faits (f. 11), prendre un ou deux bains par jour (f. 11) mais ne pas faire son shampoing soi-même (f. 8), être maquillée mais de façon naturelle (f. 13) et – pointe de provocation à l'égard du jeune homme à qui le texte était destiné ? – porter des sous-vêtements très légers et pas trop fleuris (f. 12). Il importe aussi de parler avec légèreté des sujets les plus sérieux, même si l'on s'y intéresse (f. 3), de se priver du plaisir des potins (f. 4) et de ne jamais faire de confidences – si ce n'est avec les plus intimes : « nous n'avons que des succès et nous sommes heureuses » (f. 11). Bref : « la sincérité du genre authentique est rare » (f. 11). L'inflexibilité des obligations féminines est illustrée par deux anecdotes dramatiques : dans les deux cas, il s'agissait d'aller jusqu'au bout de ses devoirs vis-à-vis de son club féminin ou d'une institution de bienfaisance, même si l'on était à l'article de la mort ou si l'on avait subi un

deuil tragique (ff. 4-5). L'ironie qui marque si nettement ce témoignage pourrait donc avoir une double signification : la distance avec les règles de celle qui « peut faire ce qu'elle veut » parce qu'elle est « au-dessus de toute critique » (f. 6), mais aussi le sens, peut-être douloureux, d'un destin social fait d'obligations supérieures impérieuses et de sacrifices intimes constants et indécélables.

Une enquête sociologique à Chicago en 1924

Les documents publiés ici donnent aussi un aperçu sur la façon dont l'auteur de l'enquête a conduit celle-ci. On y aperçoit, sur le mode cocasse, la difficulté à conduire un entretien suivi avec une femme du monde (doc. B), le grand intérêt, au moins dans certains cas, des témoignages recueillis par écrit (doc. C), l'usage, enfin, que l'on peut faire de témoignages indirects fournis par des informateurs complices (doc. A). Au-delà de ces trois exemples et pour l'ensemble du Near North Side, comment Zorbaugh a-t-il enquêté ? Comme le souligne Jennifer Platt, qui a posé cette question pour l'ensemble des sociologues de Chicago des années 1920 et lui a donné une réponse que la présente étude confirme pleinement, ces chercheurs explicitèrent rarement leurs méthodes. Mais celles-ci peuvent être inférées de l'examen détaillé de leurs « monographies classiques » (Platt 1994 : 59, 61).

Dans l'ouvrage de Zorbaugh, le lecteur est mis en présence des « faits » de deux façons. L'une est la carte, que je n'étudierai pas ici, mais qui est, bien sûr, essentielle dans la perspective de l'écologie humaine. L'autre est la publication de « documents », c'est-à-dire de textes, de diverses origines. Ce qui marque leur statut commun, c'est d'abord une différence typographique : les documents sont imprimés en caractères plus petits que

les analyses et commentaires du sociologue. Ils ne sont pas encadrés de guillemets. Ils sont toujours suivis d'un appel de note et la note de bas de page donne une référence. Selon une pratique qui a commencé à se généraliser dans les travaux universitaires aux États-Unis deux décennies plus tôt, cette référence donne au lecteur la possibilité de vérifier l'origine du document cité et, ainsi, atteste de l'authenticité du fait rapporté.

La différenciation du corps des caractères au sein d'un même article ou ouvrage selon le statut de ses différents éléments était, elle aussi, d'usage fréquent à l'époque, particulièrement dans les livres qui avaient le caractère d'auxiliaires à un enseignement. Park et Burgess, en particulier, eurent souvent eu recours à cette technique, aussi bien dans la « Green Bible », leur manuel de sociologie de 1921, que dans des textes scientifiques comme l'article programmatique de Park dans *American Journal of Sociology* en 1915 ou la réédition de 1925 de l'exposé de Burgess devant l'American Sociological Society.

Chez Zorbaugh, d'où proviennent ces textes en petits caractères ? Prenant en compte l'ensemble de l'ouvrage, il s'agit dans 38 cas de passages référencés « document » par l'auteur, dans 23 autres de passages provenant d'autres genres de sources. Mais ce qui est appelé « documents » n'est pas toujours utilisé sous cette forme : dans 34 cas, ils apparaissent seulement dans une note de bas de page, sous la forme d'un extrait, d'un résumé ou d'une simple référence. Les « documents » sont numérotés de 1 à 73 – compte tenu de documents non numérotés et d'erreurs de numérotation, il y en a effectivement 72⁸. Si on leur ajoute les 23 citations ou références non numérotées, le nombre des éléments mentionnés comme ayant le statut de faits atteint donc 95.

Examiner ce que sont ces sources permet d'approcher d'assez près la façon dont Zorbaugh a réalisé son enquête. Il s'agit d'objets

très variés par leur nature matérielle, leur origine, leur mode de recueil. Soulignons, une fois encore avec J. Platt, qu'aucune de ces façons de faire enquête n'était nouvelle, car toutes avaient été pratiquées auparavant par les travailleuses et travailleurs sociaux de Chicago et mentionnées dans leurs écrits (Platt 1994 : 59-61).

Il s'agissait pour une part de ce que William A. Thomas (Thomas et Znaniecki 1918-1920), puis Park et Burgess, appelaient *personal documents*. Certains d'entre eux résultaient de notes prises par l'enquêteur au cours d'une conversation ou à la suite de celle-ci : c'est sans doute le cas du document B publié ici. Mais la plupart étaient des textes écrits pour le sociologue par des informateurs – comme les documents A et C. Cela est suggéré par le fait que l'auteur évoque ce point et que l'usage était commun aux étudiants de Park et Burgess, mais aussi par la façon dont ces documents se présentent dans les archives – plusieurs feuillets dactylographiés paginés de façon continue et agrafés – et par le caractère très « écrit » de la plupart d'entre eux. Certains de ces documents furent rédigés par des habitants – ce fut notamment le cas dans la Gold Coast⁹ – mais beaucoup le furent par des membres d'institutions sociales travaillant dans le district étudié. Dans un cas comme dans l'autre, les auteurs comprennent une très large majorité de femmes.

Parmi ces « documents personnels », on trouve un très petit nombre d'extraits d'histoire de vie (*life stories*) ou de journaux (*diaries*). On peut penser que si les histoires de vie ont sans doute été écrites pour l'auteur, les journaux existaient déjà et lui ont été confiés. Certaines de ces histoires de vie ont pu être écrites contre rémunération, comme cela était souvent le cas chez les collègues de Zorbaugh s'agissant de sujets socialement déchus ou appartenant aux couches populaires¹⁰. Dans le cas d'un document rédigé

par un ancien homme d'affaires influent tombé dans la dépendance de la drogue, le journal avait été confisqué à son auteur par la police (1929 : 136-137).

Zorbaugh a aussi enquêté de façon indirecte sur des ensembles d'habitants. On a gardé la trace d'un questionnaire administré aux résidents d'une rue de la Gold Coast pour savoir s'ils la considéraient ou non comme une *community* (1929 : 67 n. 1), d'un autre questionnaire sur la composition des familles et les rapports entre « races », enfin d'une enquête administrée par des instituteurs du district, qui firent faire en classe aux enfants une petite rédaction sur leur quartier (*neighborhood*)¹¹.

Un autre ensemble de documents est constitué de résultats d'enquêtes réalisées par d'autres, mais qui n'avaient pas fait l'objet d'une publication : le document n'est alors pas assorti d'un numéro et un titre et un auteur sont généralement mentionnés. Il s'agit parfois de rapports rédigés pour l'auteur par des professionnels du travail social – le texte ne se distingue alors du « document personnel » que par le fait que la personne qui l'a écrit en est nominalement créditée. Il arrive couramment aussi que le document émane d'autres étudiants du département, qui sont alors toujours cités : cette pratique d'utiliser les résultats des autres en s'appuyant sur des manuscrits non publiés, des rapports peu diffusés, des livres ou des dissertations de M. A. est très fréquente dans le livre de Zorbaugh comme dans tous les écrits de ses collègues¹² – attestant que le département fonctionnait comme un collectif de recherche.

Autre source importante d'information, Zorbaugh a analysé des gisements de documents qui se trouvaient dans les archives de la police ou d'institutions sociales : comme la plupart de ses prédécesseurs à l'université depuis Thomas, il a eu recours tout particulièrement aux dossiers individuels (*case records*) conservés par de telles institutions et

à de nombreux extraits de rapports et bulletins¹³. Il cite aussi la presse quotidienne, notamment pour des faits divers et procès criminels¹⁴ et des ouvrages de toute sorte : reportages urbains¹⁵, publications des milieux du travail social¹⁶ et ouvrages savants, notamment ceux qu'avaient publiés des professeurs du département¹⁷.

Parmi l'ensemble des 72 documents numérotés utilisés dans l'ouvrage de Zorbaugh, on compte ainsi 21 témoignages dont on peut être sûr qu'ils furent recueillis auprès des habitants (soit 29 % de l'ensemble), 18 documents émanant du milieu du travail social et deux de la police (28 %), 11 études diverses, la plupart réalisées par des étudiants du département (15 %), enfin 19 documents dont il est difficile de déterminer la provenance, mais qui se présentent tous comme des témoignages sur le district et ses habitants considérés de l'extérieur et non sur le mode du « nous » : par exemple un prêteur sur gage, un historien local, un avocat, des personnes fréquentant Towertown – le « Latin Quarter » – celles-ci pouvant toutefois appartenir au quartier tout en s'efforçant de se tenir à distance.

Les « documents » cités sont, dans certains cas attestés, plus ou moins profondément remaniés par l'auteur. Dans le cas du document C publié ici, le texte original – dont on ne sait pas si lui-même avait déjà subi des coupes lors de la dactylographie – a été modifié de deux façons lors de sa publication partielle (1929 : 57-61). D'une part, non seulement 60 % environ de l'original ont été supprimés mais aussi l'ordre du propos a été bouleversé : pas moins de 15 pièces (comportant tantôt une phrase tantôt un ou deux paragraphes) y ont été découpées et réarrangées dans l'ordre qui convenait au sociologue. Ni les coupes, ni cette réorganisation ne sont signalées. En outre, certaines phrases enlevées de ce document ont été insérées dans un autre (doc. 6, *ibid.* : 50). D'autre part, de

nombreuses corrections de style ont été apportées à l'original, qui était pourtant écrit de façon – c'est le moins – parfaitement élégante. L'une de ces modifications est intéressante à relever: l'informatrice de Zorbaugh utilisait une orthographe britannique que, chaque fois, Zorbaugh ou son éditeur a corrigée en orthographe américaine. Cette liberté prise avec les « documents » n'avait rien de choquant aux yeux de l'auteur: en d'autres endroits dans le livre, une même citation – parfois comprenant un seul paragraphe – porte la référence de deux documents émanant de personnes distinctes (*ibid.*: 48, 62, 174) et lui-même précise après certaines citations de textes savants ou de reportages: *adapted* (*ibid.*: 109, 233, 229-230, 239-240). Relevons que cet usage d'« adapter » ainsi les sources fut largement répandu aux États-Unis dans les enquêtes de type ethnographique, les ouvrages ethnographiques d'Oscar Lewis en étant l'exemple le plus frappant (par ex. 1961; 1966): ils se présentent comme un discours courant sur des centaines de pages et divisé en chapitres. Ce flot de paroles est attribué aux sujets observés, toute question posée par l'enquêteur, le passage des jours et l'ordre dans lequel les propos ont été tenus – si toutefois ils l'ont été – ayant disparu.

Dans le livre de Zorbaugh, un ensemble hétérogène de sources d'information recevait un statut identique, par le simple fait qu'elles étaient traitées de la même façon du point de vue typographique, mais aussi par les commentaires qui les accompagnaient. Les témoignages recueillis auprès d'habitants, les témoignages ou études émanant de professionnels dont le métier était de secourir, surveiller ou punir les populations, et enfin les descriptions de journalistes ou de savants étaient également considérés comme des « faits ». Jennifer Platt insiste à juste titre sur le caractère peu fondé des commentaires qui font des sociologues de Chicago dans les années 1920 des pionniers du recueil de

« données de première main » (1994 : 61-70). Cette notion ne guidait en rien leur façon de faire, mais bien plutôt la *case method* des travailleurs sociaux, pour lesquels toute information ou avis était bon à prendre pour constituer le dossier et instruire une décision adaptée.

On pourrait ajouter qu'il est tout à fait clair que ces sociologues étaient totalement insensibles au fait que la position de l'observateur – qu'il s'agisse d'eux-mêmes ou de leurs multiples informateurs directs ou indirects – pouvait avoir une incidence sur le contenu des « faits » rapportés. Si juges, policiers, journalistes, travailleurs sociaux ou sociologues étaient également qualifiés pour fournir des informations sur la population, n'est-ce pas que les sociologues partageaient fondamentalement les attitudes de leurs partenaires? De telles pratiques de recherche éclairent utilement, il me semble, les relations entre science et réforme chez les sociologues de Chicago des années 1920.

Trois districts divisaient la zone d'enquête de Zorbaugh: la Gold Coast, le district des chambres meublées avec Tower-town et Bohemia, enfin le Slum – que l'on appelait aussi Little Sicily ou Little Hell. Comme on pouvait l'anticiper, l'écrasante majorité des documents émanant des travailleurs sociaux et de la police concerne le quartier des taudis et aucun la Gold Coast. Moins attendu, peut-être, est le fait symétrique que la majorité des 21 témoignages recueillis directement auprès des habitants concerne le quartier des riches: 14 proviennent de la Gold Coast, 6 du quartier des artistes et un seulement de Little Hell – encore que l'informateur ne fût pas Italien¹⁸.

Pourquoi cette absence totale de contact direct aussi bien dans le vaste quartier des taudis que dans Clark Street (« The Street »), la rue illuminée et mal famée des distractions populaires nocturnes, ou dans Washington Square, le cœur de Hobohemia où se rassem-

blaient travailleurs migrants et prédicateurs radicaux? Le sociologue donne à cette question qu'il ne pose pas une réponse indirecte qui dit tout sur le statut qui lui est attribué dans ces lieux: «La police comme les institutions sociales reçoivent peu de coopération ou de réponse de la part de la population. Ceux qui y voient une occasion d'en tirer avantage

accordent une coopération minimale ou basée sur le calcul. Les autres sont indifférents, méfiants, vindicatifs ou en opposition ouverte. [...] Les enquêteurs [*investigators*] et les policiers en civil [*detectives*] sont partout, par conséquent l'attitude envers la personne inconnue du quartier [*the stranger*] est une suspicion active.»

Notes

1. Les archives de l'enquête de Zorbaugh que j'ai pu retrouver sont localisées dans deux fonds: Department of Special Collections, The Joseph Regenstein Library, University of Chicago (JRL) et Rockefeller Archives Center, Sleepy Hollow, NY (RAC). Je remercie le personnel de ces deux institutions pour son aide généreuse et compétente. La recherche au RAC été rendue possible par une bourse allouée par cette institution.

2. Harvey Warren Zorbaugh (1896-1965), né à Cleveland dans l'Ohio, fut étudiant au département de sociologie et anthropologie de Chicago de 1923 à 1926, mais n'y obtint ni le diplôme de M. A., ni celui de Ph. D. Sa recherche sur le Near North Side fut l'une des premières du programme de Burgess «Local Communities of Chicago». Elle fut annoncée par Burgess en décembre 1923 à la réunion annuelle de l'American Sociological Society (Burgess 1924: 97). En décembre 1924, la collecte des «données [*data*]» était annoncée comme «pratiquement terminée» et, en décembre 1926, il était annoncé que le «travail de terrain [*field work*]» était terminé et que le manuscrit, «en cours de révision en vue de la publication», devait être «prêt à être soumis» avant juillet 1927 (divers documents in JRL Burgess Papers, Box 13, Folder 4). À la rentrée universitaire 1926-1927, Zorbaugh fut recruté comme assistant de recherche sur un autre projet: «Behavior Problems of Delinquent Boys» (annoncé comme «en cours» en décembre 1926 et juin 1927), mais il ne put le terminer, car fut nommé (vers juin 1927) professeur assistant de sociologie à New York University. C'est à New York qu'il reprit et acheva la rédaction de l'ouvrage sur le Near North

Side. Le dernier événement évoqué dans le livre est daté de 1925 (1929: 220 n. 1) et la dernière référence de 1926 (soit H. L. Mencken, *Prejudices, Fifth Series*, New York, A. A. Knopf, cité 1929: 88).

3. Au moment où les sociologues de Chicago des années 1920 furent promus comme ancêtres d'une nouvelle «anthropologie urbaine», un hagiographe pouvait écrire que l'ouvrage de Zorbaugh est «le modèle ou exemplum de la recherche de terrain [*field research*] par un observateur participant [*participant observer*] qui caractérisait l'école de Chicago d'études de communautés urbaines.» (Hunter 1983: 461)

4. «Zorbaugh, Harvey Warren, material for the "Gold Coast and the Slum," 1924, includes interviews, neighborhood descriptions, etc.» (JRL Burgess Papers, Box 140, Folder 1).

5. Zorbaugh risque aussi, dans un français approximatif inséré dans le texte anglais: «l'haute société» (1929: 46).

6. Je remercie vivement Laura L. Downs de son aide pour l'annotation des documents et, plus généralement, de ses réflexions et conseils.

7. Parmi les douze documents écrits concernant la Gold Coast cités au ch. III, six le furent certainement par des femmes (doc. 4, 6, doc. sans numéro p. 55, doc. 9, 10, 11), deux très probablement (doc. 3, 13), trois par des hommes (doc. 5, 15 [sic], 16), un cas restant indéterminé (doc. 12).

8. Les documents A et B publiés ici ne sont pas évoqués dans l'ouvrage et le document C, largement cité, porte le numéro 10.

9. Au début du livre, Zorbaugh remercie « les nombreuses personnes qui ont fourni des matériaux pour le chapitre "The Gold Coast", dont les noms sont omis à leur demande » (1929 : xxii).
10. On repère distinctement seulement deux histoires de vie : « The Life-Story of a Charity Girl » (doc. 15 [sic]), histoire d'une jeune fille venue du Kansas, fille d'un petit entrepreneur ou commerçant, ancienne étudiante en musique entretenue par une organisation charitable et « Durfee—The Autobiography of a Flower Girl » (doc. 30), une jeune prostituée. On repère aussi un journal tenu par un étudiant décrivant la vie sociale à Towertown (doc. 20) et « Diary of a Dope Friend » (doc. 29).
11. Il reste la trace dans les archives de deux de ces enquêtes (RAC, LSRM Papers, Box 70, Folder 749) : 1/ un questionnaire très peu utilisé dans le livre (partiellement publié par Bulmer 1984 : 103) portant sur le logement, la composition de la famille, l'appartenance à des associations et la « distance sociale » entre races et 2/ le sujet de la rédaction, composé de quatre questions donnant lieu chacune à un paragraphe (résultats compactés dans les doc. 51 et 60).
12. Zorbaugh cite ainsi L. Guy Brown (résumé de « Physical Defects and Problems of Personality », Zorbaugh 1929 : 110 n. 1), Nels Anderson (références à son livre *The Hobo*, *ibid.* : 106 n. 1, 108 n. 2, 111 n. 1, 115 n. 1) et Kimball Young (sans doute un extrait de sa dissertation de M. A. de 1918 : « A Sociological Study of a Disintegrated Neighborhood », *ibid.* : 198).
13. Références aux *case records* de Juvenile Protective Association (Zorbaugh 1929 : 117 n. 1) et de United Charities (*ibid.* : 130-131, 132-134), *Reports* et *Bulletin* du Lower North Community Council (*ibid.* : 211-212), *Bulletins* de Woman's City Club (*ibid.* : 210-211) et Social Unit Organization (*ibid.* : 264, 265, 265-266).
14. Références principalement au *Chicago Tribune* (1929 : 112-114, 139 n. 1, 140 n. 1).
15. Par exemple : Henry L. Mencken, *Prejudices, Fifth Series*, 1926, sur « Greenwich Village » (Zorbaugh 1929 : 88) et Genevieve Forbes, « Babel of Bunk and Sex » (*ibid.* : 92-94).
16. Par exemple le très classique livre de doctrine : Robert A. Woods, *Philanthropy and Social Progress*, 1893 (Zorbaugh 1929 : 262), le compte rendu d'une réunion de travailleurs sociaux où était allé Burgess : *Proceedings of the National Conference of Social Work [...] Held in Toronto, Ontario, June 25-July 2, 1924*, University of Chicago Press, 1924 (*ibid.* : 178-180) ou des monographies sur des problèmes sociaux : Trotter, *The Housing of Non-Family Women in Chicago* (*ibid.* : 68, 74), Albert B. Wolfe, *The Lodging-House Problem in Boston*, Boston, 1906 (*ibid.* : 73).
17. Pour les savants : Thomas (Zorbaugh 1929 : 223-225, 225-226, 227 – parfois des témoignages cités par lui), des extraits de Park (*ibid.* : 233) et Burgess (*ibid.* : 229-230) dans *The City*, un extrait de *Journal of Applied Sociology* (*ibid.* : 239-240)
18. « Nous aimons habiter ici. Les Italiens sont de bons voisins [...] » (doc. 55, 1929 : 181).

/4/ [...]

.....

Over the 'phone - a broken engagement,
at the hotel

"I'm so sorry to have been detained. I went to a dressmaker's and to a lecture, and ran in to see a friend who was ill, and I had no idea it was anywhere near luncheon time. Can't you come in to see me tomorrow at ten? - then I shall be sure to be here."

The next morning at ten - over the hotel's
house 'phone

"I'd no idea it was ten o'clock - I'm awfully sorry to keep you waiting. In a few minutes I'll be quite ready to see you. I'll just draw the curtains and slip on a negligee, if you don't mind. A girl came in with Jeanne last night and slept on the living room couch, so we're rather messed up."

A few moments later I am bidden to enter, and a voice comes from behind the curtains which separate the bedroom from the living room. "I'll be with you in just a minute. Has the maid taken the breakfast tray?"

/5/ The room, like many others in the hotel, is furnished chiefly with the tenant's things - writing desk, draperies, lounge, lamps, mirror, flowers, all make the room an expression of the guest's personal taste. There is a charming tea table, a smoking table with dainty feminine accessories.

Mrs. J. comes in wearing an Italian negligee, black, old blue, and silver embroidered. She is still arranging her hair. She pulls down the window blinds and lights the lamps; it is ten o'clock, and a gloriously clear day.

"I don't know who has been smoking here - not I - it makes me rather ill in the morning." I am twice urged to help myself to cigarets.

"I know I shall be very incoherent, as I've been running about so. It's awfully crowded for a month now, isn't it? And I believe I've been to a thousand lectures, on top of everything else." The 'phone rings. "Oh, dear! it will be going on like this, I suppose, and we shall have no chance to talk." At the 'phone: "Yes, I'm sure she'd love to go in your box! I'll ask somebody to take her seat and go with me - I won't go in your party; it would rather spoil it, having Mother along. Jeanne can ask a debutante friend, if you'd like that, to go with you, and I'll ask an older person to go with me."

...

"Now, where were we? At one of the lectures a man said something which I certainly think is true - that our brains /6/ haven't been trained to keep up with the complexities and the pace of modern life. The result is that we aren't really doing what we like to do, and we don't half take in the things which we are supposed to be listening to, and we don't keep our engagements - not even when they are all down in a book - and we are generally scatter-brained and discontented." The 'phone rings. "Monday night? Yes, I'd love it. What is the opera? Box party - how gay!"

"What were we talking about? The pace is so fast that we get into the swing and swirl about without half knowing what's happening. I'm not busy - I'm hectic!"

The phone rings. (There is a knock on the door, and the maid comes into the bedroom.) "No, she's not here - she's at the studio - she's gone right on with her music, you know. I think it keeps them more normal to have some work to do. Oh, she sleeps a lot. I'm sure she'd love to go with you. Call her at the studio. I don't know her engagements."

"Well, I suppose you wonder why you came to see me. I'm awfully sorry to be so interrupted." (There is a knock at the door; the bell-boy brings packages.)

.....

I always thought I was very independent of opinion, but I am cowed by the hotel. The room clerk's best friend married /7/ my cook's niece - What do I care for his opinion? What do I care for the opinion of the bell-boy? I do care. I am aware that I should be wearing colonial pumps² and luxurious furs. I should have constant 'phone calls and many packages delivered to me. I should have a motor³. I should pass swiftly through the office at lunch or dinner time, luxuriously gowned in the latest style, hurrying on to some gay party. Smartly dressed persons should ask for me at the desk. People who don't have all this are frumps⁴ - unimportant - failures. There are such unimportant persons living in the hotel, and I fall into their class, even though I have recently made the most amazing scientific discovery. THE CLERK - THE BELL-BOY and the others classify me.

1. *Your box*: votre loge à l'opéra ou au théâtre.

2. *Colonial pumps*: escarpins à petit talon à la manière du XVIII^e siècle.

3. *A motor, a motor-car*: une automobile.

4. *A frump*: une femme négligée et mal habillée.

The Ritual

Unless you have a sound social position do not live north of North avenue nor west of North State¹, and be careful even then about your choice of blocks². Again, if you get too far from the social center³ you are likely to miss some invitations. A disapproved neighborhood goes to prove that you are not desirable; a location unimpeachable⁴ outside the radius of society's most thickly populated area makes you seem a trifle inaccessible, weighs against you, and you are likely to be counted out in favor of some one equally desirable who lives within the thoroughly recognised area.

Almost any well kept house or building will do, if it is in the right location. You may live in an absolutely sunless apartment, with drawn curtains and candlelight, but you must not live in a bright, sunny apartment over a store, even though the location is otherwise unimpeachable. There may be a store in an unimpeachable part of an unimpeachable block, but you must not live over it, however tempting the apartment may be.

Never make a call⁵ because you have been entertained at dinner⁶, or for any other reason. If you do call, it proves that you came from Spikesville, Kansas, or from some other place which is running a quarter of a century behind the times.

/2/ It is unsafe to wear high shoes or to carry a package or an umbrella. An artist friend of mine was invited to an afternoon musicale at one of the most exclusive houses on the Coast. It was raining, and she arrived with a wet umbrella. She passed the man at the awning entry, ascended the carpeted stairs, and came to the old family servant who guarded the door. She held out her wet umbrella. He looked at it unresponsively, but made no motion to take it. She knew what was in his mind. If she carried an umbrella she had probably not been invited. He could not ask her whether she had been invited, but he could frighten her away by his frigid manner. "This is a wet umbrella," she said to him, firmly, "please take care of it while I am in the house." If you carry packages or umbrellas, the inference is that you haven't a motor⁷.

.....

Document C : (intégral: 15 ff.), Burgess Papers, Box 140, Folder 1. © University of Chicago, Joseph Regenstein Library (avec l'aimable autorisation du Department of Special Collections).

1. *Gold Coast* (litt. Côte de l'Or): le district le plus riche et prestigieux de Chicago, situé au bord du lac Michigan et au nord du Loop (centre des affaires). Ses définitions varient et celle-ci est plutôt extensive. Elle ne fixe pas de limite sud, on peut présumer qu'elle approche la Chicago River qui marque la frontière du Loop.
 2. *Block*: îlot délimité par quatre voies, généralement rectangulaire dans la Gold Coast.

3. *The social center*: le centre de la vie sociale, de la vie de la *society*.
 4. *Unimpeachable*: irréprochable.
 5. *To make a call*: faire une courte visite.
 6. *To entertain*: recevoir, inviter.
 7. *A motor, a motor-car*: une automobile.

In order to be quite safe, you must wear the up-to-date, conventional clothes. In order to be up to date in this, it is almost necessary to go to an expensive shop - unless you have an intimate who knows all about the styles and can give you the latest tips. The shop windows are not an infallible guide - how can you judge from them as to what is really exclusive? You certainly cannot depend upon the salesperson to tell you. Unless you enter the shop looking up to the minute, or unless you give a magic name, she will [un mot manquant] you and offer you what she thinks you deserve.

.....

/3/ It is unfortunate to go to functions⁸ via the street car or yellow cab, or any colored public machine. Some garages advertise cars which look exactly like private cars, and which may be used on social occasions. They charge very high prices, but under some circumstances, especially when entertaining⁹, it is absolutely necessary to pay the price. Most of the smart people you simply could not take to the opera in a yellow cab. It is superfluous to state that you could not take anybody anywhere in a street car, not even in the daytime.

.....

The Good Sport¹⁰

It is essential to be a good sport - that is, to do the things other people are doing in the group to which you wish to belong. Play bridge well, dance well, golf well, belong to the Casino Club, and to one or two other clubs, near Lake Forest¹¹. Attend the opera in the winter, and the most successful plays at the theatres. It is well to go to the Friday afternoon concerts, at least occasionally. Art exhibits and books are not essential, though it is better to have read the most successful novels and a few other books which are being talked about. There are moments when even the New York Times may help¹², and some point about public problems - especially foreign affairs. "Highbrow stuff"¹³, or anything which savors of a serious interest must be touched lightly unless one is sure of a sympathetic listener, as /4/ it is not quite de règle. The "I came over in a street car" manner will do for this¹⁴. Going to church or not going does not count, one way or the other. It is possible to pick up some helpful acquaintances in a church. For this, it is best to go to the Fourth Presbyterian, or St. James, or St. Chrysostom's¹⁵. It is safest not to gossip. Under some circumstances

8. *A function*: une cérémonie ou réception mondaine très formelle.

9. *When entertaining*: quand c'est vous qui invitez.

10. *A good sport*: un bon compagnon, beau joueur.

11. *Lake Forest*: village de résidence et villégiature de luxe créé en 1857 sur la côte du lac Michigan, à environ 40 km au nord du centre de Chicago.

12. Ironie envers les new-yorkais, mais aussi envers la *society* de Chicago qui prend de haut ses équivalents et/ou les intellectuels de la côte Est.

13. *Highbrow stuff*: les sujets qui intéressent les intellec-

tuels ou les personnes qui prétendent d'avoir une culture, une intelligence ou une position sociale supérieure.

14. Allusion à une anecdote qui sera racontée plus loin ff. 5-6.

15. Églises de la Gold Coast desservant les deux confessions protestantes les plus anciennes (et les plus répandues dans la haute société nord-américaine): Cathedral Church of St. James (épiscopaliennne, E. Huron St & N. Wabash Ave), St. Chrysostom's Church (épiscopaliennne, 1424 Dearborn St) et Fourth Presbyterian (presbytérienne, 126 E. Chesnut St). Zorbaugh a introduit ce passage dans un autre « document », numéroté 6 (1929 : 50).

gossip may be indulged in with a small group of very intimate friends, or concerning some one who has ceased to be a member of society. Gossip, of course, is one of the most pleasure-giving forms of entertainment, but the person who gossips without the greatest discretion is under suspicion and is in danger of losing popularity. The suspicion is that these spicy or sarcastic tidbits offered concerning some absent friend or acquaintance, and made merry over by the company, are a sample of what may be offered about me during my absence. Hence I do not care to cultivate this rather dangerous tale-teller. Society demands loyalty among friends, though this loyalty does not include invitations to smart parties after the friend has shown a lack in any of the chief points of the game. Society demands courage. The society woman may stay in bed because she has a headache ; she may be afraid of the street cars, the second-class hotel, and the details of housekeeping. But when the war comes she sends her two boys to the firing line¹⁶, takes the difficult chairmanship of a difficult Red Cross job¹⁷, and goes through her busy days with no sign of flinching. I knew one woman, the president of one of the most fashionable women's clubs¹⁸, who learned that she would not live out the year of her presidency. The disease was not of a nature to cripple her outwardly, and she kept her office and went through /5/ four months of her duties, presiding at the meetings, living up to the rather severe claims of that club, with no sign of the death warrant which had been served her. Another woman had agreed to read a paper on one of the club days¹⁹. It is one of the strictest of the unwritten laws of the clubs of this type that such an engagement permits no excuse. This woman's paper was for December. In November her only daughter, to whom she was passionately devoted, met a sudden and tragic death. Her intimates say that she has never been the same since, but she did not ask to be released from her engagement with the club. She said afterwards that the audience was wonderful, that "they were splendid." She said, "They held me strong with their understanding, their serenity. It was in their faces. When I had finished, there was no effort to come and speak to me. They all knew instinctively that I couldn't bear up under the personal contact."

Social Ritual

If you do make a mistake or in some manner do not act according to the recognized standard, it is quite plain that you have done so, and explanations or deceit unsafe. The best way out is to take the attitude that it is of no concern - rather amusing, right, or entirely negligible, because YOU did it. "Whatever I do is right because I do it," was the repeated admonition of a well known social leader to her daughter and three other young girls who were in a singing class which met at her home. "I came over on the street car,"

16. Les États-Unis ont participé à la Première Guerre mondiale à partir d'avril 1917. Il n'y a pas eu de conscription et les troupes étaient composées de volontaires.

17. L'*American Red Cross*, institution de secours aux soldats et, en temps de paix, à d'autres populations, a été créée aux États-Unis en 1881. Pendant la Grande Guerre, elle a cou-

vert le territoire d'un réseau très dense de branches locales souvent dirigées par des épouses de notables.

18. Dans chaque ville des États-Unis, petite ou grande, les *women's clubs* étaient très nombreux et se consacraient souvent à des activités philanthropiques.

19. *Club day*: jour de réunion du club.

you state, with a /6/ little laugh, or with an air of complete composure, giving the impression that you are the sort of person who can do what she likes - that you are above criticism. A friend of mine was visiting at one of the most exclusive country homes in the most exclusive of summer colonies²⁰. After an afternoon at a polo match she returned to the house with two young men before her hostess' return. A stiff serving man brought in a splendid and elaborately appointed tea table and other tables, announcing that the hostess had phoned that she would not return for tea. My friend had never had tea in this way. She was perfectly certain that she would not serve it properly, and for a moment she was frozen. This was absolutely unforgivable - she disgraced herself and her hostess. She turned to the butler. "Will you serve the tea, Houghton?" she said. Then she laughed - "Or won't you serve it, Mr. Carrington? Tea is something I never play with. Somehow it has never interested me, and I should be sure to make a wrong move. Horribly unfeminine, I admit." Then she proceeded with the conversation, holding her air of complete confidence. Of course one has to use this method with discretion, and it takes some personality and courage to put it over. This air of complete self-confidence, of easy assurance, with an occasional glint of hauteur, is absolutely indispensable to social success. The voice should be well-modulated, and there should be the eastern or slightly English accent, pronunciation, and intonation. The more English the better. This is an important point, and its acquisition is a definite asset.

/7/ If you are young or go in the younger smart groups you can, under ordinary circumstances, say "damn" or "hell", or "Oh, my God!" but you must not say "I'm pleased to meet you, or I'll say so." Some of the once conventional formulas and some of the current slang²¹ would be practically fatal.

Service

Savoir faire may override ritual. Almost any convention may be broken if you do it the right way at the right moment. Not everyone has the ability to "put over" the etiquette breach. It is safer to follow the ritual or to follow some unassailable person or persons who are breaking it. Breaking the conventions must practically always be done as a joke, a touch of humour, or gay bravado. Even the jocular attitude, or the understood jocularly does not cover everything.

Service is usually a solemn matter if one attempts to have service. It is proper now for young people to entertain without servants. But if there are servants, certain forms are absolutely required. The maid is neat and noiseless, and after five o'clock, is in black. She does all that is required, without any order from the mistress. There is no ringing of bells, no voices, no odour of cooking, no sound of pan or plate or glass. Machinery is working - it works perfectly and without a creak. If a direction must be given, it must be

20. *Summer colony*: localité où résidaient les membres de la *society* pendant les périodes de villégiature.

21. *Current slang*: expressions non conventionnelles utilisés à dessein, particulièrement par les jeunes. Il ne

s'agit pas d'un argot au sens de langue particulière à un groupe.

given in an undertone, without looking at the domestic. The face of the man or maid must be always quite expressionless.

/8/ The table must be properly set. The tablecloth is unpopular; a centerlight is taboo - candlelight, without shades, is required. There must be no food of any kind on the table, and the maid must know the service-plate game, and must of course always serve from the left. It is unpardonable to remove more than one plate at a time. A second passing of any dish is not countenanced²².

A servant must open the door when guests or callers arrive; in fact, must always answer the bell. Many servants have been kept in during many evenings for this purpose. In some houses it is necessary to be let out by a servant. Beds must be turned down at night²³. Some people expect to have their bags unpacked and packed again, and expect maid or valet to be on hand at all hours of the day and night.

Don't be impulsive about opening the door of the motor if you want to get out. Wait until you see that the chauffeur is not expected to do it, or you will be considered rather middle class. The same applies to your wish for a drink of water. You may know just where you can get it in the dining room, but the chances are that it should be brought to you by a servant. Never carry your traveling bag to or from your room in a private house any more than you would in a hotel. If you want to, in the hotel, you must say, impressively, "I prefer to carry this myself" - the inference being that there is whisky²⁴ or ropes of diamonds in it. ... You do not polish your shoes.

.....

It is not customary to shampoo your own hair.

.....

/9/ At Wilson Avenue²⁵ you see women in handsome fur coats carrying their market bundles.

.....

It is a joke sometimes to break over the service ritual and to do some work. Everybody into the ice-box on an early morning raid after a party.

.....

Tipping as a visitor in one of the fashionable [mot manquant : homes ?] is as costly as a hotel room with a bath.

.....

22. *Countenanced*: susceptible d'être approuvé.

23. *Beds must be turned down at night*: il faut que les lits soient ouverts pour le coucher des invités.

24. On peut conclure que les membres de la *society* ne respectaient pas l'amendement à la constitution fédérale ins-

taurant la prohibition des boissons alcoolisées (1920-1933).

25. Wilson Avenue, dans le Nord de Chicago à proximité du lac et de Lincoln Park, était connue dans les années 1920 pour son expansion immobilière, ses classes moyennes ambitieuses et ses femmes indépendantes.

Manners

You may stand on your head in the drawing room²⁶ at a small or a large party, if you do it in the right way, at the right moment. You may crawl along the floor on your hands and knees; you may put your elbow on the table. If you are young enough, you may have a nine-year-old tussle with a perfectly strange young man who looks like the apotheosis of the Y.M.C.A.²⁷, and he may wind a handkerchief about your neck and drag you about and kiss you. All this may happen at some of the smartest sort of parties, and, if your *savoir faire* is perfect, you will not be criticised²⁸. You hold your spoon or fork wrong and you will never have another invitation to that house. Strangely enough, a person who might use a toothpick has never had even a first invitation. There is something about a person who could use a toothpick which you can tell, even though you have never had a moment of table intercourse.

/10/ Apologies, hand-shaking, introductions, should be used with great caution. On the whole, handshaking is a mark of intimacy, or the greeting of an intimate's long-heard-of intimate. Introductions can be made only when there is to be some considerable period of intercourse to follow. You do not introduce people on the street unless they are going to do something together; nor the person who stops at your table at luncheon.

You may apologize if you are late, but not if the fish is burned, or the maid's hair awry, or you have worn gloves when you should not have done so.

The young and "wild" in some groups indulge in disapproved language. Cheap slang - "I should worry." "I'll say so," etc. - can be used only as a joke. It is funny when you say that, as it is humour²⁹ when you say "shut your damned face," or "you old slob,"³⁰ or when you swear. All this is a great joke, or it does not pass.

Nil admirari³¹, unless surprise admiration, or comment is expected. If you must notice the details or special features of room or costume, do it without possibility of being detected. (I think this is true of the Sicilians.) If you have something to boast about in the way of wealth, or social acquaintance, you must slide it incidentally into the conversation with the greatest care, to avoid any suspicion that you are "showing off." Curiosity must be as heavily veiled. Curiosity is the height of bad breeding. You do not offer much information about your affairs, except to intimates. Almost any extent of personal reserve is admirable. /11/ Here again *savoir faire* leads some to a degree of frankness - "I do not care for opera," "We use condensed cream in our coffee," etc.

26. *Drawing room*: litt. salon à dessin, pièce réservée aux femmes dans la demeure grande bourgeoise.

27. *Young Men Christian Association*: association éducative et de bienfaisance protestante recrutant des jeunes hommes principalement de la *middle class*. Ils étaient sportifs et musclés, peut-être un peu niais.

28. *Criticised*: remarquons l'orthographe britannique (aux États-Unis, on écrit: *criticized*).

29. *Humour*: même remarque que ci-dessus (aux États-Unis: *humor*).

30. *Slob*: personne très négligée, voire sale.

31. *Nil admirari*: il ne faut s'étonner de rien. Citation d'un vers d'Horace (*Épîtres*, livre VI, épître I, vers 1).

Troubles are taboo in conversation about oneself, except with the air jocular. We are successful and contented, or we make light of any variations from our pleasant path. This of course does not apply to intimacies or flirtations.

The manner habitual must be self-possessed; there must be an air of well-being and success. Graciousness in readily adjusted degrees, which at one degree warms and at another cools the recipient, is indispensable. Ingenuousness of the genuine variety is rare.

Men have no social responsibility. They are in great demand if presentable and ordinarily attractive. They are as independent as housemaids in the existing state of society. They do not have to make party calls if they do not want to; they need not entertain or in any way "repay social obligations." They need not read, they need not be lively or interesting.

Personal appearance - clothes

"Well-groomed"³² is the summing up of an unbreakable law. The perfectly coiffed or barbered hair, dustless and spotless clothes, exquisite slipper or speckless spat³³ ("Bankers always wear spats). Women's nails should be polished - men's may be. One bath a day (or two) is in the ritual.

/12/ Underclothes, in the past ten (?) years³⁴, have assumed a new importance. Before that, one should be clean, but one might indulge in personal taste or follow personal comfort. The Sicilian mother is proud to show seven skirts on her child; the woman of fashion in this country is embarrassed if she is caught wearing anything more under her gown than might be bundled into a large coat pocket. For a time pink silk crepe was almost unescapable. It could have little flowers, but not too many - "Marion sent me a rose crepe corset cover³⁵ with a lot of colored flowers on it - harlot underclothes - I sent it to the White Elephant rummage sale."³⁶ If her doctor orders wool - even knee-length and short-sleeved wool - she struggles to hide it from her dressmaker, from her week-end hostess. If unsuccessful, she explains - but no explanation really avails if she continued the habit; "She is the sort of person who wears woolen underclothes" - rings in her ears. ("He" also).

Clothes must be in the prevailing exclusive mode, but not the extreme or popular fashion. It is as well to be a little dowdy as to sport a cheap extreme³⁷. Cheap-looking materials are nearly unpardonable - most imitation stuff is taboo. Then the shop girl moves up to the new style, that style is abandoned for something else by the fashion makers. "It is almost impossible these days to have exclusive clothes. Everything is copied so quickly by the mob from New York to Kansas." The haute societe woman does not wear evening slippers on the

32. *Well-groomed*: impeccable.

33. *Slippers*: mules (selon le matériau dont elles sont faites, elles sont portées à domicile ou pour sortir: voir plus bas *evening slippers*); *spats*: demi-guêtres.

34. Le point d'interrogation a sans doute été ajouté par la personne qui a tapé le manuscrit à la machine.

35. *Corset cover*: cache-corset.

36. *White elephant rummage sale*: vente de charité où l'on trouve des objets bizarres et inutiles.

37. *Dowdy*: sans chic, mal fagoté; *to sport*: porter (un vêtement).

street, nor evening cut neck, sleeves or material³⁸ in the daytime. Style in smart set must be followed tip to toe. The wrong gloves, the wrong neck line, the wrong slipper /13/ material, spoils the impression that she strove to make. She did not know how to be really smart. Useless to try to list the up-to-date - the change is too rapid. "Where did you get your mink coat, my dear? You should move up to Wilson avenue - you look like a kept woman." The change, however, is not so swift as among the "shop girl" fashion followers. The "make up"³⁹ must be moderate enough to look as natural as possible. Conspicuous makeup is not de regle. Vivid color on the lips is sometimes seen. At least weekly visits to or from the hairdresser is usual for shampoo, or oftener for coiffure, for dinner, or for ball.

Exhibitionism in clothes seems more prevalent on Boule Miche⁴⁰ than on the Gold Coast. This, however, may be accounted for by the difference in the group whom one wishes to impress. The Boule Michers impress the world at large, the Gold Coasters wish to impress the followers of more exclusive and fastidious standards.

.....

Personal cards and note paper, invitations are matters which demand an absolute conformity to the approved styles. The style does not change every year.

.....

The popular custom of wearing summer hats in January and winter hats in August is not followed by the fashionable woman, though at present she insists upon slippers in winter and wears fur about her neck on occasions when comfort would discard it.

/14/ Miscellaneous

House furnishings change in fashion, though rather slowly. Mahogany has gone, in favor of walnut, and there is much "period" effect, which makes the rooms look as if they had been done by a decorator instead of by personal taste. On the whole, the result is more artistic and harmonious, and there is little "truck" about. The buffet is almost empty, as is the dresser. The bed is formally covered. The bathroom is equally reserved, and "of course" a used towel is never seen. Everyone has his or her own bed, and his or her own bathroom.

.....

You may entertain at the Casino, the Drake, the Saddle and Cycle, the Blackstone, the "Arts club," the University Club⁴¹. You

38. *Evening cut neck*: décolleté de robe du soir; *evening sleeves*: manches de robe du soir, ou épaules nues; *evening material*: tissu précieux de robe du soir.

39. Les guillemets suggèrent que l'usage du terme *make up* pour le maquillage du visage n'était pas courant dans ce milieu (ou pour la personne qui a tapé le manuscrit).

40. *Boule Miche*: Towertown, district mitoyen de la Gold Coast, était aussi appelé «the Latin Quarter» (Zorbaugh 1929: 92).

41 On peut donc habiter et recevoir dans les grands hôtels de la Gold Coast (Drake, 140 E. Waston Pl.; Ambassador, State St. & Goethe St.; Lake Shore, 644 N Lake Shore Drive; Pearson Hotel, E. Pearson St.) ou du Loop (Blackstone, 636 S. Michigan Ave), ou bien recevoir dans les clubs (Saddle and Cycle, 900 W Foster Ave; Arts Club, 201 E Ontario St; University Club, Michigan Ave & Monroe St).

may live with assurance at the above named hotels, also at the Ambassador, the Lake Shore, and the Pearson⁴². Variations from this list are not unusual, but require caution. A crowd may decide to have midnight supper at some cafeteria or quick lunch place - but this is a joke. "Bohemian" high spots⁴³ are patronized - also something of a joke.

.....

Lake Forest or Winnetka is favored as an abode on the North Shore line, but under no circumstances Wilmette⁴⁴.

.....

/15/ Bridge is usually played for money - not usually high stakes. The feminine smoker is no longer criticised at social functions, nor in many public places, though she has not the freedom which men have attained. She usually confines her indulgence in the cigarette to social gatherings of her own kind - in private house or club or restaurant. Men and women who drink too much are recognized and entertained, except by the "ultra-conservative." This "too much" must not be to the extent of losing either physical or mental poise in social gatherings. The drinker may appear "high," but he must navigate. (Can be "high," but not tight.) And he must continue to be perfectly well-bred. Too much scandal, in quantity or in kind, puts the subject off the lists. Vague rumours which one may know are true, but which remain vague, are not usually fatal. Society does not investigate too closely the personal affairs of its members. It admires wholesomeness, high-mindedness, courage, and the clan's standard of loyalty and unselfishness.

42. Voir note précédente Zorbaugh a introduit ce passage dans un autre «document», numéroté 6 (1929 : 50).

43. *Bobemia*: autre nom de Towertown.

Ouvrages cités

- BAZIN, Jean. 1996. «Interpréter ou décrire. Notes critiques sur la connaissance anthropologique», in Jacques Revel et Nathan Wachtel, (éd.). *Une école pour les sciences sociales*. Paris, Cerf-EHESS (Sciences humaines et religions): 401-420.
- BOURDIEU, Pierre. 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit (Le Sens commun).
- BULMER, Martin. 1980. «The Early Institutional Establishment of Social Science Research: The Local Community Research Committee at the University of Chicago, 1923-1930», *Minerva*, vol. 18 : 51-110.
— 1984. *The Chicago School of Sociology: Institutionalization, Diversity and the Rise of Sociological Research*. Chicago, University of Chicago Press.
- BURGESS, Ernest W. 1924. «The Growth of the City: An Introduction to a Research Project», in American Sociological Society, *Eighteenth Annual Meeting Held at Washington, D.C., December 26-29, 1923. Papers and Proceedings*, vol. 28, Chicago, University of Chicago Press: 85-97 (rééd. in R. Park, E. W. Burgess et R. D. McKenzie. 1925. *The City*: 47-62).
- GANS, Herbert J. 1962. *The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans*. New York, The Free Press.
- HUNTER, Albert. 1983. «The Gold Coast and the Slum Revisited», *Urban Life*, n° 11: 461-476.
- LEWIS, Oscar. 1961. *The Children of Sánchez: Autobiography of a Mexican Family*. New York, Random House.
— 1966. *La Vida: A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty. San Juan and New York*. New York, Random House.
- PARK, Robert E. 1915. «The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment», *American Journal of Sociology*, vol. 20: 577-612.
— 1929. «Introduction», in Harvey W. Zorbaugh, *The Gold Coast and The Slum*: xxvii-xx.
— et Ernest W. BURGESS. 1921. *Introduction to the Science of Sociology*. Chicago, University of Chicago Press (The Heritage of Sociology), 1969; éd. abrégée 1970.
— et Roderick D. MCKENZIE, 1925. *The City*. Chicago, University of Chicago Press. Nouv. éd.: University of Chicago Press (The Heritage of Sociology), 1967.
- PLATT, Jennifer. 1994. «The Chicago School and Firsthand Data», *History of the Human Sciences*, vol. 7, n° 1: 57-80.
- POST, Emily. 1922. *Etiquette in Society, in Business, in Politics and at Home*. New York, Funk & Wagnalls.
- THOMAS, William I. et Florian ZNANIECKI. 1918-1920. *The Polish Peasant in Europe and America*. Boston, Badger, 5 vol.
- TOPALOV, Christian. 2003. «La fin des communautés locales vue par un sociologue de Chicago: Harvey W. Zorbaugh», *Annales de la recherche urbaine*, n° 93: 159-167.
- WHARTON, Edith. 1913. *The Custom of the Country*. New York, C. Scribner's Sons.
- ZORBAUGH, Harvey W. 1929. *The Gold Coast and the Slum: A Sociological Study of Chicago's Near North Side*. Chicago, University of Chicago Press (Sociological Series). Nouv. éd.: University of Chicago Press (Phoenix edition), 1976.